

LA CUREE – ZOLA



Sous le signe du Narcisse. Ou « comment Zola est aussi un peu symboliste »...

Voici quatre textes successifs sous le signe des fleurs.

Texte 1 Premier dîner : sous le signe des violettes



Voici l'entrée très étudiée de Renée, pure parure, pure image qui se donne à voir et à admirer, et d'abord à elle-même

Quand Renée entra, il y eut un murmure d'admiration. Elle était vraiment divine. Sur une première jupe de tulle, garnie, derrière, d'un flot de rubans, elle portait une tunique de **satin vert** tendre, bordée d'une haute dentelle d'Angleterre, relevée et attachée par de grosses touffes de **violettes** ; un seul volant garnissait le devant de la jupe, où des bouquets de **violettes**, reliés par des guirlandes de lierre, fixaient une légère draperie de mousseline. Les grâces de la tête et du corsage étaient adorables, au dessus de ces jupes d'une ampleur royale et d'une richesse un peu chargée. Décolletée jusqu'à la pointe des seins, les bras découverts avec des touffes de **violettes** sur les épaules, la jeune femme semblait sortir toute nue de sa gaine de tulle et de satin, pareille à une de ces nymphes dont le buste se dégage des chênes sacres ; et sa **gorge blanche**, son corps souple, était déjà si heureux de sa demi-liberté, que le regard s'attendait toujours à voir peu à peu le corsage et les jupes glisser, comme le vêtement d'une baigneuse folle de sa chair. Sa coiffure haute, ses fins cheveux jaunes retroussés en forme de casque, et dans lesquels courait une branche de lierre, retenue par un nœud de **violettes**, augmentaient encore sa nudité, en découvrant sa nuque que des poils follets, semblables à des fils d'or, ombraient légèrement. Elle avait, au cou, une rivière à pendeloques, d'une eau admirable, et, sur le front, une aigrette faite de brins **d'argent**, constellés de diamants. Et elle resta ainsi quelques secondes sur le seuil, debout dans sa toilette magnifique, les épaules moirées par les clartés chaudes. Comme elle avait descendu vite, elle soufflait un peu. Ses yeux, que le **noir** du parc Monceau avait emplis d'ombre, clignaient devant ce flot brusque de lumière, lui donnaient cet air hésitant des myopes, qui était chez elle une grâce.

En l'apercevant, la petite marquise se leva vivement, courut à elle, lui prit les deux mains ; et, tout en l'examinant des pieds à la tête, elle murmurait d'une voix flûtée :
-- Ah ! chère belle, chère belle...



Questions : Relevez le champ lexical de la couleur et du vêtement.
Comment l'exploiter dans un commentaire composé ?

*Il s'agit d'un texte descriptif. Tout est fait pour souligner la beauté de Renée, mais aussi sa vacuité et la terrible dépendance qui est la sienne du regard de l'autre.
C'est une figure de Narcisse.*

Texte 2 Rencontre avec l'empereur : sous le signe de l'œillet ou de l'œillade ?

Cette fois-ci, Renée ne reçoit pas, elle est reçue. Dans une surenchère, (ou surenchair) qui la perdra -. Elle porte une toilette « prodigieuse de grâce et d'originalité », « une simple robe de gaze blanche, mais garnie d'une multitude de petits volants découpés et brodés d'un filet de velours noir.

Elle est comparée à un œillet. Le choix de cette fleur renvoie bien sur à la vision, et donc au narcissisme, car ce que Renée-Echo désire, c'est elle-même mais plus prosaïquement encore au fait de se rincer l'œil ce que traduisent les propos égrillards des deux hommes qui la regardent, et qui se « rinent l'œil », ou lui lance des œillades de vieux lubriques.



Il y a quelque chose de comparable à ce que Flaubert décrit dans Mme Bovary, lors de la soirée chez le comte.

Ce qui apparaît également, c'est le désir désespéré de Renée de trouver un sens à cette rencontre, qui n'en a d'autre que celui de montrer le mépris d'une société masculine envers la femme qui s'expose ainsi, et le monstrueux aveuglement de la jeune femme.

Elle avait une toilette prodigieuse de grâce et d'originalité, une vraie trouvaille qu'elle avait faite dans une nuit d'insomnie, et que trois ouvriers de Worms étaient venus exécuter chez elle, sous ses yeux. C'était une simple robe de gaze blanche, mais garnie d'une multitude de petits volants découpés et bordés d'un filet de velours noir. La tunique, de velours noir, était décollétée en carré, très bas sur la gorge, qu'encadrait une dentelle mince, haute à peine d'un doigt. Pas une fleur, pas un bout de ruban ; à ses poignets, des bracelets sans une ciselure, et sur sa tête, un étroit diadème d'or, un cercle uni qui lui mettait comme une auréole.

(...)

Quand elle fut dans les salons et que son mari l'eut quittée pour le baron Gouraud, elle éprouva un moment d'embarras. Mais les glaces, où elle se voyait adorable, la rassurèrent vite, et elle s'habitua à l'air chaud, au murmure des voix, à cette cohue d'habits noirs et d'épaules blanches, lorsque l'empereur parut. Il traversait lentement le salon, au bras d'un général gros et court, qui soufflait comme s'il avait eu une digestion difficile. Les épaules se rangèrent sur deux haies, tandis que les habits noirs reculèrent d'un pas, instinctivement, d'un air discret. Renée se trouva poussée au bout de la file des épaules, près de la seconde porte, celle que l'empereur gagnait d'un pas pénible et vacillant. Elle le vit ainsi venir à elle, d'une porte à l'autre.

Il était en habit, avec l'écharpe rouge du grand cordon, Renée, reprise par l'émotion, distinguait mal, et cette tache saignante lui semblait éclabousser toute la poitrine du prince. Elle le trouva petit, les jambes trop courtes, les reins flottants ; mais elle était ravie, et elle le voyait beau, avec son visage blême, sa paupière lourde et plombée qui retombait sur son œil mort. Sous ses moustaches, sa bouche s'ouvrait, mollement, tandis que son nez seul restait osseux dans toute sa face dissoute. L'empereur et le vieux général continuaient à avancer à petits pas, paraissant se soutenir, alanguis, vaguement souriants. Ils regardaient les dames inclinées, et leurs coups d'œil, jetés à droite et à gauche, glissaient dans les corsages. Le général se penchait, disait un mot au maître, lui serrait le bras d'un air de joyeux compagnon. Et l'empereur, mou et voilé, plus terne encore que de coutume, approchait toujours de sa marche traînante.

Ils étaient au milieu du salon, lorsque Renée sentit leurs regards se fixer sur elle. Le général la regardait avec des yeux ronds, tandis que l'empereur, levant à demi les paupières, avait

des lueurs fauves dans l'hésitation grise de ses yeux brouillés. Renée, décontenancée, baissa la tête, s'inclina, ne vit plus que les rosaces du tapis. Mais elle suivait leur ombre, elle comprit qu'ils s'arrêtaient quelques secondes devant elle. Et elle crut entendre l'empereur, ce rêveur équivoque, qui murmurait, en la regardant, enfoncée dans sa jupe de mousseline striée de velours.

-- Voyez donc, général, une fleur à cueillir, un mystérieux œillet panaché blanc et noir.

Et le général répondit, d'une voix plus brutale :

-- Sire, cet œillet-là irait diantrement bien à nos boutonnières.



Le texte n'est pas seulement descriptif. Il met en scène toute une époque, les salons du Second empire et en particulier la figure de Napoléon III (honné de Victor Hugo après le coup d'Etat du 2 décembre).

C'est un monde de jeux de miroirs, où les femmes sont décoratives.



Henri Charles Antoine Baron Fête officielle au palais des Tuileries pendant l'Exposition Universelle de 1867

Vous voyez bien que le réalisme de Zola n'exclut pas l'usage symboliste des fleurs.

Texte 3 le Bal des ministres : fleur de volupté

Renée vient d'être dépouillée par son mari associé à sa sœur, Sidonie, une entremetteuse. Le lent déshabillage de Renée est largement avancé.

Le lendemain, au bal du ministère, la belle Mme Saccard fut merveilleuse. Worms avait accepté l'acompte de cinquante mille francs ; elle sortait de cet embarras d'argent, avec des rires de convalescente. Quand elle traversa les salons, dans sa grande robe de faille* rose à longue traîne Louis XIV, encadrée de hautes dentelles blanches, il y eut un murmure, les hommes se bousculèrent pour la voir. Et les intimes s'inclinaient, avec un discret sourire d'intelligence, rendant hommage à ces belles épaules, si connues du Tout-Paris officiel, et qui étaient les fermes colonnes de l'empire*. Elle s'était décolletée avec un tel mépris des regards, elle marchait si calme et si tendre dans sa nudité, que cela n'était presque plus indécent. Eugène Rougon, le grand homme politique qui sentait cette gorge nue plus éloquente encore que sa parole à la Chambre, plus douce et plus persuasive pour faire goûter les charmes du règne et convaincre les sceptiques, alla complimenter sa belle- sœur sur son heureux coup d'audace d'avoir échancre son corsage de deux doigts de plus. Presque tout le Corps législatif était là, et, à la façon dont les députés regardaient la jeune femme, le ministre se promettait un beau succès, le lendemain, dans la question délicate des emprunts de la Ville de Paris. On ne pouvait voter contre un pouvoir qui faisait pousser, dans le terreau des millions, une fleur comme cette Renée, une si étrange fleur de volupté, à la chair de soie, aux nudités de statue, vivante jouissance qui laissait derrière elle une odeur de plaisir tiède. Mais ce qui fit chuchoter le bal entier, ce fut la rivière et l'aigrette. Les hommes reconnaissaient les bijoux. Les femmes se les désignaient du regard, furtivement. On ne parla que de ça toute la soirée. Et les salons allongeaient leur enfilade, dans la lumière blanche des lustres, emplis d'une cohue resplendissante, comme un fouillis d'astres tombés dans un coin trop étroit.

* faille : soie particulièrement belle

*il s'agit d'une allusion aux épaules de l'impératrice, Eugénie de Montijo, qui les avaient aussi fort belles.



Là encore, Renée est mise au centre de toute une société dont elle symbolise le fruit : une fleur de volupté. Autrement dit un société décadente.

Car si le roman a été condamné lors de sa parution, dans l'esprit de Zola, il est une condamnation d'une société corrompue dont Renée apparaît comme l'emblème.

Le texte met en scène toute une époque, les salons du Second empire et en particulier la figure de Napoléon III (honné de Victor Hugo après le coup d'Etat du 2 décembre). On est bien là dans le « roman de la chair et de l'or ».

